

ASSOCIATION FRANCAISE D'ARCHEOLOGIE MEROVINGIENNE,  
40 ANS DE PROGRES DE LA CONNAISSANCE

Il y a un an, à Auxerre, lors de l'assemblée générale de l'A.F.A.M., sachant que j'étais en train d'inventorier les archives de notre association, déposées au Musée d'archéologie nationale, Edith Peytremann, approuvée en cela par les autres administratrices et administrateurs, m'avait demandé de présenter un historique de notre association lors des XL<sup>es</sup> Journées.

L'Association française d'archéologie mérovingienne, fondée en 1979, a, en effet, quarante ans en cette année 2019. Quarante ans, un chiffre rond, un âge qui dans une existence humaine marque un tournant puisque qu'après le temps des apprentissages, il fait entrer la femme ou l'homme dans le temps des réalisations et de l'aboutissement des projets. Pour une association, surtout à audience nationale et internationale, comme l'est devenue l'A.F.A.M., c'est la prime jeunesse.

Bien sûr, ayant vécu, en qualité d'administrateur, ces quarante années de l'A.F.A.M., j'aurais eu mauvaise grâce à refuser d'évoquer ce rappel des quatre premières décennies de notre association, j'avais donc accepté. Sans doute conviendrait-il plutôt de dire que j'avais inconsidérément, voire imprudemment, accepté cette proposition. Non pas que je ne me sois pas senti suffisamment documenté pour remplir cette mission mais parce qu'au fil des notices nécrologiques qui émaillent nos *Bulletins de liaison*, j'ai croisé le souvenir de nombre d'amis disparus. J'aurai l'occasion de les évoquer un peu plus loin dans ce récit. Accessoirement, cela m'a fait aussi mesurer que j'avais vieilli. Car la reconstitution historique s'apparente, je vous l'assure, à la descente dans un gouffre. On traverse des strates chronologiques qui évoquent, chacune, des temps anciens. On descend aussi, lorsqu'on a été l'un des acteurs de l'histoire que l'on évoque, dans ses propres souvenirs, dans ses motivations, dans ses espoirs, satisfaits ou déçus, dans les sentiments des amis qui vous ont entouré. On comprend mieux, avec le recul, ce qui les a poussés à l'action et ce qui vous a incité à vous lancer à leurs côtés dans l'aventure.

Alors, n'hésitons plus et plongeons dans l'histoire, mais pas seulement dans celle de l'A.F.A.M. Descendons un peu plus loin, dans le gouffre de l'histoire, descendons encore d'un étage. Revenons un demi-siècle en arrière, dans la décennie 1970.

En ce temps-là, comme l'on dit dans les contes, il y avait à Paris un jeune chercheur ardennais qui, quelques années plus tôt, avait eu le bonheur de mettre au jour, à Charleville-Mézières, des tombes de chefs mérovingiens qu'il avait identifiés grâce à certaines particularités de leur armement. Esprit curieux, Patrick Périn, puisque, vous l'aurez compris, c'est de lui dont il s'agit, avait tenté d'établir un bilan des connaissances alors disponibles sur ces sujets. Il s'était, tout naturellement, tourné vers les meilleurs connaisseurs de cette époque, vers les haut-médiévistes allemands. Il avait lu leurs publications, il avait été en correspondance avec eux et avait acquis ainsi un solide bagage documentaire sur ces questions. Un peu plus tard, venu conquérir Paris, il avait obtenu un poste de conservateur au département d'archéologie du musée Carnavalet, le musée historique de la capitale, ainsi qu'un poste de chargé de conférences à la 4<sup>e</sup> Section, celle des sciences historiques et philologiques, de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, sous la bienveillante tutelle de Michel Fleury, directeur d'études, c'est-à-dire professeur, dans cette institution. Michel Fleury était à cette époque un personnage considérable aux yeux des jeunes gens qu'étaient la plupart des auditeurs de Patrick Périn. Il était le directeur de la Circonscription des antiquités historiques de Paris et de l'Ile-de-France. Pas un coup de truelle ne pouvait être donné sans son accord pour l'exploration des sites gallo-romains ou mérovingiens dans les huit départements de la région parisienne. Il allait devenir, quelques années plus tard, directeur de la 4<sup>e</sup> Section de l'Ecole Pratique et même directeur de la totalité de l'Ecole Pratique.

Il avait lui-même pratiqué des fouilles, sous le parvis de la cathédrale Notre-Dame de Paris, ce qui lui avait permis de mettre au jour des vestiges d'un quartier d'habitat gallo-romain, aujourd'hui conservé dans la crypte archéologique du parvis, et les vestiges d'une cathédrale antérieure à l'édifice gothique qui a subi récemment les atteintes du feu. Il avait interprété ces restes comme ceux de la cathédrale mérovingienne. Ce qui, vous l'imaginez, avait été fort discuté dans le landerneau archéologique parisien. Mais, surtout, Michel Fleury, avait fouillé, dans la basilique devenue cathédrale de Saint-Denis, un ensemble de tombes mérovingiennes en sarcophages, dont l'une, d'après la lecture de l'anneau sigillaire de la défunte, n'était autre que la reine mérovingienne Arégonde. Enfin, le dernier chantier de fouille dont il avait assumé la supervision était celui de la cour carrée du Louvre. C'est vous dire si Michel Fleury était pour le groupe des auditeurs de Patrick Périn un personnage de première importance.

Précisons encore que Patrick enseignait les techniques de fouille et l'archéologie mérovingienne. En fait, la plupart de ses auditeurs ayant déjà pratiqué la fouille, le sujet des techniques de fouille était évacué rapidement, chaque année universitaire, dès la première séance hebdomadaire. Patrick, bien sûr, entretenait principalement son auditoire de thèmes haut-médiévaux variés mais accueillait aussi les expériences que lui rapportaient ses auditeurs. Et puis, on y dépouillait les quelques rares ouvrages relatifs à l'archéologie mérovingienne qui paraissaient alors chaque année. Leur contenu était soigneusement décortiqué, presque disséqué, passé au crible. C'est ainsi qu'au fil des années, parmi divers autres livres, nous nous penchâmes, sous la conduite de Patrick, sur les cimetières mérovingiens de la côte mâonnaise et de la côte chalonnaise, ouvrage d'Henri Gaillard de Sémainville, très intéressant par sa méthodologie et illustré de forts beaux dessins de plaques-boucles. Nous examinâmes les résultats de la fouille du site d'habitat mérovingien de Brébières, dans le Douaisis, mis au jour par Pierre Demolon, ainsi que les vestiges recueillis au cours de la fouille du cimetière de Lavoye, dans la Meuse. J'en ai oublié, veuillez me le pardonner. Vous l'aurez compris, nous essayions de nous tenir au courant de l'actualité de l'archéologie mérovingienne. Les élèves exposaient aussi, du moins certains d'entre eux, les résultats de leurs propres fouilles, qui faisaient, bien sûr, l'objet de commentaires, de suggestions, d'orientations bibliographiques dispensés par Patrick Périn.

Cet enseignement satisfaisait, bien sûr, la vingtaine d'auditeurs qui chaque semaine se pressait au cours de Patrick, d'abord à la Sorbonne, siège de la 4<sup>e</sup> Section l'E.P.H.E. , puis à l'hôtel de Châlons-Luxembourg, bel édifice du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le 4<sup>e</sup> arrondissement de Paris, rue Geoffroy l'Asnier, près de l'actuel mémorial de la Shoa. Dans cet hôtel, siège de la Commission du vieux Paris, Michel Fleury avait son bureau, en sa qualité, j'ai omis il y a quelques instants de mentionner ce titre, de vice-président de cette Commission. Cela nous permettait, grâce à sa bienveillance, de disposer de la vaste salle où se réunissaient mensuellement les membres de cette commission municipale.

Pourtant, en matière de haut Moyen Age plusieurs d'entre nous éprouaient une gêne. Nous avions le sentiment de passer à côté de beaucoup d'informations ou de n'en avoir connaissance qu'après de trop longues années en lisant les comptes rendus des directeurs régionaux des antiquités historiques dans la revue *Gallia*. Si, depuis la décennie 1950, les quatre volumes de *La civilisation mérovingienne* d'Edouard Salin, avait comblés un grand vide dans le désert documentaire de cette période, ces ouvrages érudits, remarquablement illustrés, ne nous satisfaisaient pas totalement. La chronologie des différents mobiliers funéraires ne nous y apparaissaient pas très clairement. Les ensembles par tombes n'étaient pas suffisamment mis en valeur. C'était un début, nous estimions qu'il fallait une suite. Et puis, disons-le, certains de mes condisciples de cette époque s'indignaient de ce que certains pontifes universitaires accaparent le devant de la scène avec des interventions sur des sujets qui leur semblaient secondaires et ne faisaient pas avancer utilement la connaissance.

L'étendard de la révolte fut brandi, en 1978, par José Ajot, étudiant de Patrick Périn. José expliqua, d'abord très confidentiellement à certains amis et condisciples, son idée d'un organisme, en fait d'une association, qui viendrait combler ce vide institutionnel, rassemblerait les « mérovingistes » français, et peut-être ceux d'autres pays dans un deuxième temps, leur permettrait des rencontres et des échanges et pourquoi pas, les aiderait à publier leurs travaux. Vous l'avez compris, l'Association française d'archéologie mérovingienne était en germe, de même que les Journées d'archéologie mérovingienne et même les mémoires, dont elle allait susciter et patronner l'édition. Patrick Périn, prudemment approché par José Ajot, ne s'opposa pas à cette idée quand elle fut révélée, de même que la plupart des auditeurs de son cours. José, très persuasif, suggéra à Patrick de présenter le projet à Michel Fleury en lui proposant la présidence. L'idée fut suivie et c'est ainsi que Michel Fleury se retrouva à la tête du conseil d'administration constitutif de ce qui allait devenir, à partir du 13 mai 1979, l'Association française d'archéologie mérovingienne. Née au milieu du mois de mai, la nouvelle association allait d'emblée frapper fort, puisque dès les 9 et 10 juin suivants elle était en mesure de tenir, à Creil, dans l'Oise, ses I<sup>ères</sup> Journées nationales d'archéologie mérovingienne. Il n'y avait pas encore de thème imposé, général ou régional, comme ce sera le cas un peu plus tard. Chacun des vingt-quatre participants y parla de son sujet de recherche, ce qui permit de se faire une idée, au moins globale, de quelques orientations de la recherche en matière d'archéologie mérovingienne. Au cours des années suivantes, les thèmes de recherche devinrent plus nombreux et surtout plus divers, comme le montra le bilan établi par Patrick Périn à l'issue des dix premières Journées. Signalons que celles-ci, d'abord nationales devinrent internationales à partir des VII<sup>es</sup> tenues à Narbonne et Toulouse, en 1985.

Revenons à la constitution de l'A.F.A.M. et à l'organisation de son premier conseil d'administration. Il fut formé, cela ne saurait surprendre, de membres de l'entourage de Michel Fleury et de Patrick Périn. Le fauteuil présidentiel échut, comme il avait été convenu, à Michel Fleury, les trois vice-présidences eurent pour titulaires José Ajot, Albert France-Lanord et votre serviteur. Patrick Périn, lui, tint l'autre poste-clé après la présidence, celui de secrétaire, dans lequel il fut secondé par Jean Leroy. La trésorerie, domaine où il fallait qu'agisse un homme de rigueur, revint à Edmond Servat. J'ai presque envie de dire à l'inamovible Edmond Servat, tant il assuma durablement cette fonction. Il sut traquer avec un humour souvent grinçant la défaillance de paiement de cotisation de tel ou tel d'entre nous. J'ai gardé en mémoire, c'était lors des Journées de Reims, en 1981, le souvenir d'Edmond, campé devant le bureau de vote, sa liste à la main, lors de l'assemblée générale, demandant le paiement de leur cotisation aux adhérents qui ne s'en étaient pas encore acquittés, avant qu'ils puissent glisser dans l'urne le bulletin exprimant leur choix pour le renouvellement du tiers sortant du conseil d'administration.

Continuons avec la constitution de ce premier conseil d'administration. Dans ces fonctions de trésorerie, Edmond Servat était secondé par Nadine Berthelier-Ajot (l'épouse de José Ajot, conservatrice du musée municipal de Chelles, en Seine-et-Marne). Les autres membres du conseil étaient tous des élèves de Patrick Périn. Je les cite : Christian Gaboriau, Bénédicte Mérel (qui devait épouser un peu plus tard le médiéviste Alain Erlande-Brandenburg), Jean-Claude Perraut (qui travaillait au Centre Pompidou), Laurent Renou (excellent dessinateur, notamment d'objets mérovingiens, tels les sarcophages, et créateur de fort belles maquettes bien documentées de sites archéologiques), et puis Mademoiselle Zuber (une charmante vieille dame qui un jour nous révéla qu'elle possédait les plans des structures haut-médiévales que l'architecte des Monuments historiques Deneux avaient mises au jour sous le bas-côté nord de la cathédrale de Reims, au cours des restaurations qui avaient suivi la guerre de 1914-18. L'examen de ces documents nous passionna pendant plusieurs séances).

Il y a un instant, j'ai cité le nom de Jean Leroy, élève de Patrick, ingénieur chez IBM, dont l'épouse était une excellente dessinatrice. Après que le conseil d'administration, sur la proposition de Patrick, eut adopté le sceau de Childéric comme logotype de l'A.F.A.M., c'est Madame Claire Leroy qui le dessina. Ce sceau royal identifie depuis quarante ans toutes les actions qui relèvent de l'activité de notre association. Ce logo est, par ailleurs, maintenant connu et, surtout, reconnu, dans le monde de l'érudition du premier Moyen Age, comme un gage de sérieux.

Dans l'euphorie de ces débuts prometteurs, le conseil d'administration de l'AFAM avait même imaginé –il est permis de rêver- la création d'une revue, celle de notre spécialité, qui aurait eu pour titre, vous l'imaginez bien, *Archéologie mérovingienne*. Pourquoi pas après tout, le doyen Michel de Boüard, au Centre de Recherche Archéologique Médiévale de l'université de Caen, n'avait-il pas lancé la revue *Archéologie médiévale* avec peu de moyens. Quoi qu'il en soit l'argent manqua à l'A.F.A.M. à cette époque et il ne fut plus jamais question par la suite d'une telle revue. D'ailleurs, comment aurions-nous pu en mener l'édition, de front avec celle du *Bulletin de liaison* et des *Mémoires*, dont nous allions bientôt nous doter. Par ailleurs, la publication caennaise couvrant la totalité du Moyen Age, y compris ses cinq premiers siècles, cela eut été lui faire une concurrence peu loyale et tout à fait inamicale.

Je viens de mentionner le *Bulletin de liaison* que d'aucuns appellent les pré-actes de nos Journées, ce qui est tout à fait exact. Dès l'origine, dès la première Journée, à Creil, en 1979, le conseil d'administration avait compris que, pour que son action s'inscrive dans le paysage de la France savante, il lui fallait disposer d'un organe, d'une revue. Par ailleurs, chacun aime lorsqu'il fréquente un colloque, un congrès, un symposium ou une table-ronde, connaître les sujets dont il va être question. Une fois l'événement passé, c'est aussi le moyen d'en garder le souvenir, voire d'y revenir pour y chercher une précision ou une référence. Le *Bulletin de liaison*, rassemblant les résumés des communications présentées au cours des Journées, s'imposa d'emblée au conseil d'administration comme le moyen le plus utile de pérenniser les travaux des participants aux Journées.

J'ai évoqué, il y a quelques instants, les qualités de trésorier d'Edmond Servat. Il faut aussi louer son activité éditoriale en ce qui concerne le *Bulletin de liaison*. C'est lui qui le prit en charge et en supervisa, dès l'origine, la composition, l'impression, le transport et la distribution. A ce propos, j'indiquerai qu'Edmond, se tenant souvent à l'accueil des Journées, lorsque s'y présentaient les participants, il ne manquait pas, avant de leur remettre le précieux *Bulletin*, de les prier de s'acquitter de la cotisation de l'année, si ce n'était déjà fait. A côté d'Edmond, dans cette aventure éditoriale, il y avait dans la plupart des cas, son amie, qui allait devenir son épouse, Jocelyne Hardouin, qui redactylographiait tous les textes pour leur donner une unité d'aspect et de typographie. Lorsque Patrick Périn eut quitté le musée parisien Carnavalet pour assumer la direction du Musée départemental des Antiquités de la Seine-Maritime, à Rouen, certaines de ses collaboratrices participèrent également à la saisie des textes mais l'essentiel en demeura toujours à la charge d'Edmond et de sa compagne, même si en diverses circonstances les organismes partenaires, avec lesquels l'A.F.A.M. partagea l'organisation des Journées, apportèrent ponctuellement leur aide, notamment pour l'impression. Quoi qu'il en soit, c'est sous la responsabilité d'Edmond Servat, que les opérations se déroulaient, quel qu'en soit l'environnement.

On l'aura compris, la gestion de l'A.F.A.M., dès les débuts, fut une affaire de dévouement et d'implication personnelle des administrateurs et des membres actifs. Si notre association connaît une heureuse pérennité, c'est parce que cet engagement n'a pas faibli et qu'il est toujours d'actualité. Ce n'est certes pas Edith Peytremann, Laurent Verslype, Vincent Hincker ou Inès Leroy, et les administrateurs qui leur apportent leur concours, qui me contrediront.

J'ai mentionné tout à l'heure le nom de Jean Leroy, qui fut le premier secrétaire-adjoint de l'A.F.A.M., précisons qu'il fut aussi l'initiateur d'un projet des plus utiles, l'*Annuaire des chercheurs en archéologie mérovingienne*, qui serait peut-être à reprendre sous une forme numérique. L'ouvrage, multigraphié, comme le *Bulletin de liaison*, comptait dans son édition initiale soixante fiches indiquant, outre les coordonnées de chacun des chercheurs, professionnels ou non, ses axes de recherche et ses principales publications. D'abord considéré avec un scepticisme amusé et beaucoup d'étonnement par certains barons du monde universitaire, ceux-ci ne tardèrent pas à comprendre tout l'intérêt qu'il y avait à y figurer. Ils se pressèrent désormais pour y avoir leur fiche. On ne réédita pas pour autant cet *Annuaire*, pour des raisons d'économie, mais des compléments parurent dans les numéros du *Bulletin de liaison* qui suivirent.

Très tôt, il apparut aussi que l'information des membres de l'A.F.A.M. devait passer, autant qu'il était possible, par une veille documentaire et un repérage de toutes les publications traitant du premier Moyen Age et plus particulièrement des temps mérovingiens. C'est Michel Kazanski, alors chargé de recherches au CNRS, qui entreprit l'établissement de cette bibliographie. Il répertoria et classa par nature de sujets les ouvrages, articles et simples notes qu'il put repérer. Cette *Bibliographie*, qui couvrait sept ou huit années, connut deux parutions, avant de disparaître, peut-être par la lassitude de son auteur ou par la concurrence d'internet qui offrit à tout un chacun la possibilité de mener à moindre peine des recherches documentaires. Ne nous y trompons pas et ne trompons pas les étudiants qui sont peut-être dans cette salle, internet ne permet qu'une approche superficielle pour se documenter sur un sujet, elle ne remplace pas une recherche plus approfondie dans les bibliothèques et les dépôts d'archives, ainsi que les rencontres avec des chercheurs chevronnés et des spécialistes.

Nous avons vu l'A.F.A.M. se mettre en orbite dans la galaxie de la recherche, comment va-t-elle s'y comporter ? Si elle prospère depuis quarante ans, c'est que sa structure était solidement charpentée. Année après année, les Journées se déroulent à la plus grande satisfaction des organisateurs, c'est-à-dire de l'A.F.A.M. et de ses partenaires, mais aussi des auteurs de communications. Certains, selon la nature du thème traité, différent chaque année, réapparaissent périodiquement, voire fréquemment.

Je viens de mentionner les partenaires, qui sont-ils et pourquoi apparaissent-ils ? Pour apporter, c'est évident, un concours local au déroulement des Journées et, ne le dissimulons pas, un concours financier, si possible. Vous l'avez constaté, les Journées ont depuis leur création couvert l'ensemble des régions françaises. Sur le site internet de l'A.F.A.M., notre actuelle et active secrétaire, Inès Leroy, a présenté une carte de la France et d'une partie des pays limitrophes sur laquelle des points colorés marquent l'emplacement des villes où se sont déroulées nos Journées. Cette carte déborde un peu les frontières françaises, au moins vers le nord, car à trois reprises l'A.F.A.M., dans un esprit altruiste et européen, déplaça ses Journées, deux fois en Belgique, plus précisément dans la province de Wallonie, à Namur puis à Tournai, et une fois au Grand-Duché de Luxembourg. Si, à ses débuts, l'A.F.A.M. dut rechercher les partenariats, la notoriété et le bon niveau scientifique de ses Journées, lui valurent rapidement des propositions de collaboration. Ce furent d'abord les Directions régionales des antiquités historiques, devenues ensuite les Services régionaux de l'archéologie, qui en comprirent l'intérêt et y apportèrent, sous diverses formes, un soutien actif. Selon les lieux, d'autres partenaires se manifestèrent, des musées locaux, départementaux ou régionaux, des services locaux ou départementaux d'archéologie, des universités, voire d'autres organismes promoteurs eux-mêmes de réunions archéologiques. C'est ainsi qu'à deux reprises, d'abord au Musée d'archéologie nationale, à Saint-Germain-en-Laye, puis à Luxembourg, nous fîmes colloque commun avec le Sachsensymposium. Le but étant pour l'A.F.A.M., vous l'aurez compris, de déléguer une partie des tâches d'organisation à des acteurs locaux et, dans la mesure du possible, d'obtenir d'eux le financement partiel ou total des *Actes des Journées*. Ce fut parfois le cas.

A propos de l'internationalisation des Journées, il convient aussi d'indiquer la participation, et cela dès le début, d'archéologues haut-médiévistes étrangers : belges, allemands, suisses, britanniques et espagnols. Ces derniers furent nombreux à intervenir au cours des VII<sup>es</sup> Journées, qui se tinrent à Narbonne et à Toulouse, en 1985. Il est vrai que le thème de cette année-là était particulièrement propice à leur intervention puisqu'il s'agissait des « Wisigoths, Aquitains et Francs en Aquitaine, Septimanie et Espagne ».

Le carburant de toute entreprise humaine, si altruiste et désintéressée soit-elle, est, au moins partiellement, l'argent. Alors revenons-y encore un instant. Inventoriant actuellement les archives de l'A.F.A.M., conservées à Saint-Germain-en-Laye, au Musée d'archéologie nationale, j'y retrouve les nombreux courriers adressés chaque année par Patrick Périn pour obtenir des subventions ou des dons. En 1985, pour les Journées de Toulouse, dont je viens de parler, avec une assurance que j'admire, il alla même jusqu'à solliciter le mécénat de banques françaises et espagnoles. La démarche ne s'avéra pas payante, si j'ose dire, les banques encaissent plus volontiers qu'elles subventionnent. Toutefois, d'autres organismes se montrèrent moins lades et petit à petit, sous le regard vigilant d'Edmond Servat, notre trésorerie fut en mesure d'envisager l'édition d'une collection de *Mémoires*. Ceux-ci, s'ils sont parfois les *Actes* des Journées, sont dans d'autres cas des monographies traitant d'un cimetière ou d'un site mérovingien. Ils constituent aussi parfois les *Actes* d'un colloque particulier qui s'est tenu sous la houlette de l'A.F.A.M. mais hors de ses Journées. Je pense, par exemple, aux rencontres organisées à Louviers par Florence Carré, ou à la rencontre qu'elle dirigea, en compagnie de Fabrice Henrion, à Auxerre, sur l'usage du bois dans la structure des tombes du haut Moyen Age. Ces *Mémoires* sont une réussite, n'ayons pas peur de le dire, puisqu'il en existe maintenant plus d'une trentaine de volumes. De cela nous pouvons être reconnaissant à l'équipe dirigeante de l'A.F.A.M. qui avec prudence et discernement a su attirer de bons auteurs, trouver des relecteurs et des correcteurs dévoués, négocier au mieux avec des imprimeurs compétents.

Il y a encore une autre collection d'ouvrages qu'il convient d'évoquer, ce sont les *Hors série du Bulletin de liaison*. Il s'agit de petits ouvrages, moins importants que les *Mémoires* -je parle de leur volume pas de leur intérêt scientifique- qui traitent de sujets monographiques. Dans cette série, parurent notamment un volume sur le monnayage breton pendant le haut Moyen Age, ainsi que celui sur *Les seigneurs des anneaux*, titre humoristique même s'il recouvre un sujet très sérieux, celui des épées munies d'anneaux sur leur quillon, portant parfois des inscriptions runiques. Ce dernier ouvrage a tant séduit le public qu'il connut une réédition et s'avéra, ne le dissimulons pas, une bonne opération financière. Bonne opération également, dans la même série, de la *Chronologie normalisée du mobilier mérovingien entre Manche et Lorraine*, par René Legoux, Patrick Périn et Françoise Vallet, qui a déjà connu deux rééditions.

Veillez, je vous prie m'excuser de parler de créations culturelles et intellectuelles en termes de business et de profit. On ne peut pas faire abstraction, même dans de tels domaines, de cet aspect. La vente, si possible rapide, des ouvrages que nous éditons est essentielle, si ce n'est même indispensable, pour nos finances. Alors, je ne saurais trop vous recommander, si vous n'êtes pas encore les heureux possesseurs de la totalité des *Bulletins de liaison*, des *Hors série* et des *Mémoires*, de combler rapidement ce déficit documentaire. Outre que vous pourrez ainsi vous gorger de savoir, vous contribuerez aussi au bon équilibre financier de l'A.F.A.M. Celle-ci pourra ainsi publier de nouveaux auteurs, dont vous achèterez à nouveau les livres, ce qui permettra de publier encore d'autres auteurs. Vous participerez de la sorte à un passionnant mouvement perpétuel et culturel.

Redevenons sérieux, retrouvons les Journées de l'A.F.A.M. et tentons, au moins sommairement, d'apprécier les avancées qu'elles ont marquées dans le domaine de l'archéologie du haut Moyen Age, que l'on nomme parfois aussi le premier Moyen Age. Ne vexons personne,

admettons les deux dénominations. Dans un monde devenu de plus en plus 2.0, il est difficile d'échapper aux chiffres, alors allons-y de quelques données numériques. Avez-vous une idée du nombre de communications, posters, conférences inaugurales, synthèses de conclusion, présentés au cours des trente-neuf Journées déjà passées ? Je ne vais pas vous faire languir, je les ai comptés pour vous et mon addition m'indique le chiffre très respectable de 1113 contributions, soit une moyenne de 28,53 par Journée, avec une amplitude extrêmement importante, puisque certaines Journées ne comptèrent que neuf communications (par exemple les Journées de Saint-Germain-en-Laye en coopération avec l'Université Paris-Ouest Nanterre-La Défense) alors que d'autres en bénéficièrent de cinquante-quatre (il s'agit des Journées de Bordeaux, relatives aux sarcophages, où les communications, ouvertes par une conférence inaugurale, avaient été suivies d'une table-ronde au cours de laquelle furent présentés les résultats d'enquêtes régionales).

Dans les contributions, j'ai, naturellement, inclus les posters, qui sont une autre manière d'exposer l'état d'une recherche. C'est souvent un moyen pour des étudiants qui ne bénéficient pas encore de la notoriété de faire connaître leurs travaux, d'autant qu'ils sont pris en compte, du moins lors des Journées de l'A.F.A.M., dans la publication des *Actes*.

Jusqu'à présent, j'ai réussi à ne pas vous infliger la litanie des trente-neuf villes où l'A.F.A.M. a tenu ses Journées, je vous renvoie à la carte dont je vous ai déjà parlé. Je vais donc poursuivre en m'efforçant de ne pas vous endormir en récitant l'énoncé des thèmes qui, année après année, susciterent les communications à ces Journées. Pour cela, il me faut replonger un peu dans l'historiographie de notre discipline. Qu'était l'archéologie mérovingienne et plus généralement haut-médiévale il y a un peu plus d'un siècle ? Souvent, trop souvent, une sorte de pillage inutile pour la science. Je ne vous en citerai qu'un exemple parce qu'il me tient à cœur, celui de la collection Henri Baudot, conservée au Musée d'archéologie nationale. Ce bourgeois dijonnais, ouvert aux arts et à la culture (il était l'heureux possesseur d'une collection d'objets d'art et de tableaux, notamment de maîtres hollandais du XVI<sup>e</sup> siècle), fut pendant près de quatre décennies le collecteur infatigable, hélas, d'objets mérovingiens qu'il exhuma de plusieurs cimetières tardo-antiques et mérovingiens, sur les confins de la Côte d'Or et de la Saône-et-Loire, en particulier à Charnay-lès-Chalon. Il déterra ainsi près de 1200 objets : outils, armes, bijoux, accessoires de vêtements et céramiques. Heureux musée que celui de Saint-Germain-en-Laye, penserez-vous, d'avoir pu acquérir une aussi exceptionnelle collection. Non, c'est au contraire, du moins à mes yeux, une désolation, car on ne sait absolument pas d'où viennent précisément les objets. On ne connaît pas de plans des nécropoles fouillées, encore moins de dessins de tombes situant les objets dans celles-ci. Impossible dans ces conditions de restituer des ensembles d'objets par tombe. Quant à la chronologie, le bonhomme semble s'en être moqué comme d'une guigne. Il a publié dans les *Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte d'Or*, deux textes de médiocre intérêt au regard des exceptionnelles découvertes qu'il a faites. Ces articles sont magnifiquement, on pourrait même dire luxueusement, illustrés de très belles planches de lithographies en couleur, qu'il a payées. Des objets de grande beauté y sont représentés, souvent à l'échelle 1, mais sans cohérence, je l'ai déjà dit, en ce qui concerne la chronologie. Ce qui donne à penser qu'il n'en avait pas connaissance. L'important à ses yeux était sans doute de récolter de beaux objets. Le cas de cette collection est extrême. Je l'ai choisi à dessein, vous l'aurez compris. Il y eut au XIX<sup>e</sup> siècle et même avant des chercheurs respectueux des sites qu'ils investigaient. Si j'ai mentionné cette collection c'est pour tenter de situer l'état des connaissances au XX<sup>e</sup> siècle, tel que nous l'avait légué le XIX<sup>e</sup>. Cela nous fait mieux apprécier les travaux d'Edouard Salin, empreints d'un sérieux qui n'existait pas toujours auparavant, même si les quatre volumes de *La civilisation mérovingienne* ne sont pas sans reproches.

Cela pour dresser un rapide aperçu de ce qu'était l'état des connaissances en 1979, lorsqu'apparut l'A.F.A.M., essentiellement une archéologie funéraire, qui d'ailleurs valait aux haut-

médiévistes bien des railleries de la part de leurs confrères antiquisants. Depuis, la situation a heureusement évolué dans un sens positif. Sans vous imposer, je m'y suis engagé, la liste des thèmes des trente-neuf Journées précédentes, veuillez tout de même en entendre quelques-uns : « Le peuplement de la Gaule à l'époque mérovingienne », à Dijon, en 1980 ; « L'archéologie, source de l'histoire sociale à l'époque mérovingienne », en 1983, à Grenoble ; « Habitat et nécropole au haut Moyen Age en milieu rural. L'exemple de l'Île-de-France et des régions voisines », avec une attention particulière portée aux fonds de cabanes, aux greniers et silos, aux structures d'habitats et à leur datation, en 1992, à Guiry-en-Vexin et à Paris ; « Datation et structure d'objets du haut Moyen Age, méthodes et résultats », en 1993, à Rouen ; « La civilisation princière à l'époque des Grandes migrations », en 1998, à Saint-Denis. J'arrête là l'énumération, vous l'aurez compris, insensiblement mais sûrement l'archéologie du haut Moyen Age est passée du tout funéraire au champ de l'espace social. C'est ce qui permettait à Patrick Périn, dans « Le mot du président », dont il gratifiait chacun des numéros du *Bulletin de liaison*, de parler, en 2005, d' : « *une archéologie du haut Moyen Age désormais pluridisciplinaire et [qui] s'affirme comme une source historique à part entière.* »

Revenons à l'objet de cette conférence, l'histoire de l'Association française d'archéologie mérovingienne et ses évolutions. Les institutions vieillissent en même temps qu'avancent en âge les êtres qui les animent. Notre ami Patrick Périn l'avait bien compris. Dès 1995, à Toulouse, il avait annoncé son projet de quitter la présidence pour la remettre à de plus jeunes. Ce souhait avait été renouvelé en 2007, à Vouillé, près de Poitiers, où l'on célébrait le 1500<sup>e</sup> anniversaire de la bataille qui opposa les Francs aux Wisigoths. Chacun, au conseil d'administration avait parfaitement reçu le message mais nous nous étions bien gardés d'y donner la moindre suite, tant il était égoïstement confortable de se reposer sur son dévouement. Pourtant, en 2014, à Douai, lors des XXXV<sup>es</sup> Journées, il fallut se rendre à l'évidence, Patrick démissionnait. Mais, il avait bien préparé sa sortie, aussi, grâce à des modifications statutaires, il fut décidé par l'assemblée générale que la présidence serait désormais bicéphale. L'égalité entre femmes et hommes étant logiquement dans l'air du temps et une administratrice présentant toutes les qualités requises pour assumer la fonction, Edith Peytremann devint co-présidente, aux côtés de Laurent Verslype, professeur à l'Université catholique de Louvain, dont chacun avait pu apprécier la qualité des interventions scientifiques lors des Journées ainsi que le bon sens au cours des séances du conseil d'administration. Dans la foulée, Edmond Servat, qui, lui aussi, avait exprimé le souhait de se retirer, fut remplacé par Vincent Hincker, qui, depuis Caen, avec la même rigueur que son prédécesseur, veille désormais sur les finances de l'A.F.A.M. Quant au secrétariat, il est assumé avec efficacité, depuis la Wallonie, par Inès Leroy. L'éloignement des membres du bureau, n'est plus désormais un souci grâce à internet et aux courriels qui permettent de communiquer en temps réel sans connaître les retards et les aléas de la poste. Puisque j'évoque internet, j'en dirai encore un mot en vous rappelant que l'A.F.A.M. dispose depuis 2015 d'un site : [www.afamassociation.fr](http://www.afamassociation.fr).

Avant de clore cet exposé, il me reste un devoir de mémoire à remplir, évoquer le souvenir des amis qui nous ont quittés, tous de grands érudits dont je salue l'œuvre scientifique et la mémoire : May Vieillard-Troïekoureff (1917-1991), Jean-Charles Picard (1942-1991), Joachim Werner (décédé le 9 janvier 1994), Jacques Sirat (mort le 31 mai 2001, à 71 ans), fondateur du musée de Guiry-en-Vexin, Michel Fleury (1923-2002), notre premier président, Denise Fossard (1920-2007), Pierrette et Michel Petitjean (disparus, l'une en 2002, l'autre en 2006), Jean-Pierre Urlacher (1949-2006), M<sup>e</sup> François Malan (14 avril 1940-31 octobre 2016), Denis Petit (7 juillet 1948-9 décembre 2016), Max Martin (19 novembre 1939-30 décembre 2016). Ils méritent tous notre gratitude pour leurs apports à l'avancement de notre discipline.

Nous célébrons les quarante premières années de l'A.F.A.M., faisons en sorte qu'elle vive encore longtemps et apporte à beaucoup de chercheurs, surtout aux plus jeunes, aux étudiants, un lieu



d'expression. C'est d'ailleurs le constat et le souhait que Patrick Périn exprimait, en 2013, en constatant que « *des dizaines d'étudiants en archéologie ou de jeunes archéologues ont « offert » aux Journées mérovingiennes leur première communication.* » Alors, retrouvons nous dans dix ans, si vous le voulez bien, pour célébrer le premier demi-siècle d'existence de notre chère A.F.A.M.

Enfin, puisque Patrick Périn, pour des raisons de santé, n'a pu être des nôtres, je me dois de me faire votre interprète en formant pour lui des souhaits de prompt, total et durable rétablissement.

Ainsi soit-il.

Gilbert-Robert DELAHAYE.